

Leçon de vanité au couvent de La Tourette

On ose à peine le mot étant donné le lieu, mais la présentation de quelques œuvres récentes d'Anne et Patrick Poirier au couvent de La Tourette est un moment de grâce. Le couvent a été bâti pour l'ordre des dominicains sur les plans de Le Corbusier. Achevé en 1960, il est l'une de ses dernières créations, à la fois réinterprétation par la géométrie moderne, le béton et le verre des exigences d'un tel édifice et exercice admirablement réussi d'inscription d'une architecture dans un paysage. Ces espaces ne sont neutres ni visuellement ni symboliquement. Les murs sont couverts d'un crépi blanc à gros grains saillants. Les baies s'ouvrent du sol au plafond et font entrer la lumière et le paysage dans les salles. Dans l'église et l'oratoire, moines et fidèles célèbrent le culte.

Quant au couvent, il célèbre, lui, le culte du plus grand architecte du XX^e siècle. Il y a là autant de difficultés pour des artistes invités.

Ruines et effacement des cités

Les Poirier les ont résolues de deux manières différentes, tantôt en affrontant le bâtiment, tantôt en tirant parti de ses qualités. Lui tenir tête est pour eux d'autant plus logique qu'une partie importante de leurs travaux, qui est aussi la plus connue, porte sur le destin des monuments, les ruines, l'effacement des cités, le passage lentement ravageur du temps.

Dans La Tourette, qui est un de ces monuments, la grande maquette *Amnesia* et les plans-reliefs de *L'Archéologie du futur*, d'un blanc uniforme, montrent des amphithéâtres antiques et des raffineries

modernes parvenus au même stade de décrépitude, cicatrices et renflements à la surface d'un sol couleur de sel.

Dans les couloirs du couvent sont accrochés les *Lambeaux de mémoire*, fragiles empreintes de papier d'un sarcophage romain et de détails des colonnes et des murs de Le Corbusier, comme pour rappeler qu'eux aussi crouleront un jour, si beaux soient-ils. Leçon de vanité en un monastère.

Mais les vanités, ces natures mortes qu'a tant aimées le XVII^e siècle, se fondent sur un paradoxe : l'art y est à son paroxysme pour rappeler que la mort doit l'emporter, y compris sur l'art. Les Poirier n'échappent pas à ce paradoxe quand ils composent avec des pétales de fleurs leurs *Archives*, des photographies vivement colorées. Ces péta-

les, pour la plupart fanés, sont percés de trous d'aiguille qui forment des lettres pour écrire « Mort » ou « Beauté ».

Ces tableaux métaphysiques somptueux trouvent dans les salles dessinées par Le Corbusier un cadre parfait, si parfait qu'on le croirait conçu pour eux. Il en est de même du *Labyrinthe de la mémoire*. On avait déjà vu, dans d'autres expositions, ce cabinet aux huit parois et au sol de miroir sur lesquels sont gravés des mots : « Des images de l'extase », « Des rites amoureux ». Mais on ne l'avait jamais vu aussi lumineux et poétique : grâce à Le Corbusier encore, les cieux et le paysage y entrent et s'y reflètent, composant des images inattendues et créant des illusions de perspective à l'infini. ■

PH. D. (À LYON)